

Brèves littéraires

Brèves

Miss Nulle Part

Daniel Paradis

Numéro 68, automne 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4906ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Société littéraire de Laval

ISSN

1194-8159 (imprimé)

1920-812X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Paradis, D. (2004). Miss Nulle Part. *Brèves littéraires*, (68), 63–67.

DANIEL PARADIS

Miss Nulle Part

Une fois arrachées les voyelles du mot « cœur », il ne reste qu'un son disgracieux, une ébauche de crachat. Nul besoin de vivre d'un pain entier, on peut choisir entre la mie et la croûte.

Elle savait bien cela, cette petite fée de la nuit, depuis le temps qu'elle s'écaillait à deux pas d'un parc, dans un royaume de dix mètres carrés autour d'un lampadaire, papillon fuyant la lumière vive, une aile égarée effleurant le trottoir.

Les gens la connaissaient, du moins ceux qui, comme elle, respirent surtout la nuit. Certains l'observaient d'assez près, par jeu ou par intérêt, d'autres l'évitaient, d'autres encore ne la voyaient pas, ne voyaient rien, pressés de rejoindre un autre lieu, un autre brouillard.

Une œillade ambiguë, faussement timide, suffisait à transpercer le mur des gestes. La réaction du passant déterminait le reste : s'il s'approchait, elle le jugeait en une seconde ; on payait d'avance, puis le couple éphémère allait convoler dans le parc, derrière un muret sans états d'âme.

Elle avait un fétiche : un vieux collier délabré, à trois clochettes bien espacées, cadeau de sa mère pour ses huit ans : « Tu vois, ma belle, la première, au son discret, c'est le passé ; la seconde, au tintement

plus clair, le présent ; la troisième, sans battant, c'est l'avenir parce qu'il n'existe pas encore et ne peut s'entendre. »

Quelque part dans l'herbe, loin des passants et des faussetés de la lumière, elle posait le collier comme un oisillon tout chaud, l'oubliait le temps de quelques clients et reprenait son porte-bonheur au matin... ou quand il fallait s'éclipser en vitesse.

Juste avant l'aube, après un vain cocktail d'ombres et de gestes dans l'herbe noire, à se rouler dans les fantasmes des autres, elle ramassait ses vêtements, sa dignité usagée, les quelques sous vite gagnés, ses petites cloches, et disparaissait en un battement d'ailes. Dans son minuscule appartement, elle se jetait sur le lit, en forme de grosse larme, tandis que la journée refermait son écale sur une amande épuisée, suspendue à de mauvais nerfs derrière des cils barreaux mi-clos. Par moments, lorsqu'un tas de cendres encore vives dans ses yeux chassait le sommeil, elle prenait un peu de nuit pour s'en envelopper le cœur.

Le vent agitant alors les filaments de sa mémoire, entre autres l'image de son ventre naguère gonflé, écrin improvisé, les coups d'un autre être cherchant le secret de la naissance et qui, un jour, avait renoncé pour s'échapper d'elle dans une mare de sang. À ce souvenir, elle agitant mollement son collier en exorcisme : les clochettes rappelaient des fantômes de plus loin encore, sa mère et son enfance lui tenaient compagnie, la rassuraient durant quelques secondes ouatées. Et tandis que le soleil montait pour rien dans le ciel, la petite fille ratée finissait par endormir son corps usagé et son âme engourdie.

Une nuit comme les autres, à peu de distance du petit matin et alors qu'une vague lassitude commençait à raidir ses muscles, voici qu'arriva un de ces visages particulièrement faciles à oublier. Elle vit le gros billet, entendit à peine les mots : « Voulez-vous danser avec moi ici dans ce parc ? »

Chacun ses fantasmes : elle avait bien le temps pour un autre. Ils disparurent derrière le muret.

Il la tenait fermement, sans trop la serrer, soucieux de ne pas lui marcher sur les pieds. Elle fit semblant comme d'habitude, se laissa tranquillement diriger.

Cette fois-ci, elle n'arrivait pas à décoller son corps de ses pensées. Et puis, le rythme de la danse faisait monter quelque chose dans l'air ou en elle, une espèce de buée. Une vitre où l'on appuie son front sans penser quand on a le luxe de ne rien faire.

Ce rythme, une valse, oui, ce devait être Strauss. À l'ampleur des pas, à la discrète oscillation de la hanche de son partenaire, elle reconnut Le beau Danube bleu.

La buée dégoulinait, la vitre se fêlait, les souvenirs éclosaient comme une marmite en ébullition : les cours de danse chez sa tante Marie, son échec penaud à l'examen, sa colère enfantine, et les longues soirées à écouter de la musique classique pour compenser, apprivoiser, dévorer ces rythmes qui accrochaient si mal ses pieds maladroits.

La cadence changea tout à coup : la *Valse des fleurs* de Tchaïkovski remonta de ses jambes et se jeta dans sa taille. Après un long moment, sans trop y penser, elle amorça la Valse de l'Empereur et l'homme la suivit aussitôt, comme lui aussi prisonnier de la musique.

Tour à tour, les bras légers de Mozart, ceux vigoureux de Beethoven et de Berlioz les enserrèrent à qui mieux, mieux.

Puis l'homme changea de rythme à son tour et ce fut le *Canon* de Pachelbel ; n'ayant jamais imaginé que l'on pût danser sur cette musique, elle réprima un sourire de fillette prise au dépourvu. Quand les premières mesures du *Boléro* de Ravel pétillèrent dans leurs pieds, elle sut que cela durerait longtemps et se prit à appréhender la fin du prélude. L'autre ? Elle ne voyait que des lèvres à demi écartées en un large sourire, une bouche aux dents très blanches trop espacées. Le *Boléro* plus sonore, plus appuyé, envahissait sa mémoire, ses jambes, spirale digne et majestueuse, une jupe de musique. Les écarts prirent de l'ampleur, invitant les arbres noirs dans la danse. La tante Marie, les yeux brillants et satisfaits, approuvait d'un mouvement de tête. Assis sur une branche, Ravel souriait.

Toutes voiles dehors, la musique ronronnait parmi les nuages, agitait ses gouttes au-dessus des mers, capturait les rêves des mouettes endormies et les relâchait entre les planètes pleureuses. Réveillait une époque d'avant les mots et les lèvres, où les photons se parlaient. S'arrachait de chaque mort et saupoudrait des incarnations blanches, jaunes, rouges et noires, comme des incantations sur les siècles scintillants. La Voie lactée arpentait majestueusement le ciel.

Les dernières notes coulèrent doucement dans l'herbe pâissante et l'homme les laissa emporter son étreinte à regret, comme un enfant avec son écureuil, cage ouverte, devant une forêt. Il s'inclina légèrement, elle esquissa une révérence. Comprendait-il cette fille,

la texture de son silence, son allergie à la lumière, aux couleurs de la vérité et du matin ? Il s'éloigna en faisant mine de lire les grands arcanes de l'aube imminente, abandonnant à sa partenaire assez d'espace et de vent pour retourner au pays des fées.

Oublié, accroché, piétiné par le *Boléro*, le collier fut long à retrouver : seule la clochette au timbre clair n'avait pas réussi à disparaître, retenue par un anneau tordu et têtue.

La fille regarda le collier, sec malgré la rosée naissante. Les extrémités pendaient mollement entre ses doigts. Une longue fissure s'ouvrit dans son cœur et remonta vers la tête, libérant des paroles de tante Marie, de vieux mots d'une vieille dame, longtemps murés entre d'anciennes cloisons du passé : « Au moins, fille, danse dans ta tête. » Tout y était, même la voix rauque. « C'est dans le trou entre deux rêves, quand les griffes manquent de prise, qu'un coup de vent bien placé peut t'emporter. Bêtement. »

Bêtement. Le mot s'étalait, incrusté, sur le trottoir, accompagnait le réveil des oiseaux, les pas de l'aube au bord du ciel.

Il fallut quelques mois pour le décoller de la rue et de sa tête, d'autres encore pour gommer le petit appartement, apprivoiser le soleil et apprendre à éclore dans une autre contrée, parmi d'autres mots odorants et lumineux, au milieu de parfaits et lointains inconnus prêts à accueillir une boulangère qui, dit-on, travaillait aux accents de la musique classique et dont les pains avaient une croûte incomparable.